

PARTOUT LA MAIN DU RÊVE A TRACÉ LE DESSIN

Fantaisie sur des dessins et écrits de Victor Hugo



ENTREE PUBLIC

Victor Hugo Poèmes "Best of" - Extraits

Les Djinns (Les Orientales)

Les Djinns funèbres,
Fils du trépas,
Dans les ténèbres
Pressent leurs pas ;
Leur essaim gronde :
Ainsi, profonde,
Murmure une onde
Qu'on ne voit pas.

Ce bruit vague
Qui s'endort,
C'est la vague
Sur le bord ;
C'est la plainte,
Presque éteinte,
D'une sainte
Pour un mort.

On doute
La nuit...
J'écoute : —
Tout fuit,
Tout passe ;
L'espace
Efface
Le bruit.

Ce siècle avait deux ans (Les Feuilles d'automne)

Ce siècle avait deux ans ! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul, déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix ;
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère,
Et que son cou ployé comme un frêle roseau
Fit faire en même temps sa bière et son berceau.
Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. —

Lorsque l'enfant paraît (Les Feuilles d'automne)

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris. Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Demain dès l'aube (Les Contemplations)

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Oceano Nox (Les Rayons et les ombres)

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !
Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !

Combien de patrons morts avec leurs équipages !
L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages
Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots !
Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée ;
L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots !

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues !
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh ! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus !

On s'entretient de vous parfois dans les veillées.
Maint joyeux cercle, assis sur des ancrs rouillées,
Mêle encor quelque temps vos noms d'ombre couverts
Aux rires, aux refrains, aux récits d'aventures,
Aux baisers qu'on dérobe à vos belles futures,
Tandis que vous dormez dans les goëmons verts !

On demande : — Où sont-ils ? sont-ils rois dans quelque île ?
Nous ont-ils délaissés pour un bord plus fertile ? —
Puis votre souvenir même est enseveli.
Le corps se perd dans l'eau, le nom dans la mémoire.
Le temps, qui sur toute ombre en verse une plus noire,
Sur le sombre océan jette le sombre oublié.

Bientôt des yeux de tous votre ombre est disparue.
L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue ?
Seules, durant ces nuits où l'orage est vainqueur,
Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre,
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur !

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond,
Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont !

Où sont-ils, les marins sombrés dans les nuits noires ?
Ô flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Waterloo morne plaine (Les Châtiments)

Waterloo ! Waterloo ! Waterloo ! morne plaine !
Comme une onde qui bout dans une urne trop pleine,
Dans ton cirque de bois, de coteaux, de vallons,
La pâle mort mêlait les sombres bataillons.
D'un côté c'est l'Europe et de l'autre la France.
Choc sanglant ! des héros Dieu trompait l'espérance ;
Tu désertais, victoire, et le sort était las.
Ô Waterloo ! je pleure et je m'arrête, hélas !
Car ces derniers soldats de la dernière guerre
Furent grands ; ils avaient vaincu toute la terre,
Chassé vingt rois, passé les Alpes et le Rhin,
Et leur âme chantait dans les clairons d'airain !

Caïn la conscience (La légende des siècles)

Lorsque avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes,
Échevelé, livide au milieu des tempêtes,
Caïn se fut enfui de devant Jéhovah,
Comme le soir tombait, l'homme sombre arriva
Au bas d'une montagne en une grande plaine ;
Sa femme fatiguée et ses fils hors d'haleine
Lui dirent : « Couchons-nous sur la terre, et dormons. »
Caïn, ne dormant pas, songeait au pied des monts.
Ayant levé la tête, au fond des cieux funèbres,
Il vit un œil, tout grand ouvert dans les ténèbres,
Et qui le regardait dans l'ombre fixement.
« Je suis trop près, » dit-il avec un tremblement.
Il réveilla ses fils dormant, sa femme lasse,
Et se remit à fuir sinistre dans l'espace.
Il marcha trente jours, il marcha trente nuits.
Il allait, muet, pâle et frémissant aux bruits,
Furtif, sans regarder derrière lui, sans trêve,
Sans repos, sans sommeil ; il atteignit la grève
Des mers dans le pays qui fut depuis Assur.
« Arrêtons-nous, dit-il, car cet asile est sûr.
Restons-y. Nous avons du monde atteint les bornes. »
Et, comme il s'asseyait, il vit dans les cieux mornes
L'œil à la même place au fond de l'horizon.
Alors il tressaillit en proie au noir frisson.

....

Alors il dit : « Je veux habiter sous la terre
Comme dans son sépulcre un homme solitaire ;
Rien ne me verra plus, je ne verrai plus rien. »
On fit donc une fosse, et Caïn dit : « C'est bien ! »
Puis il descendit seul sous cette voûte sombre ;
Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre
Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

Booz endormi (La légende des siècles)

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse ;
« Laissez tomber exprès des épis, » disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Extraits de *Choses à la plume* :

- Ne me parlez pas du drame moderne !
- On donne à voir un drame moderne ! Quelle horreur ! N'approchez pas mes enfants !!!!!
- Mon cher, je ne suis pas romantique, moi !

Extraits de *Préface de Cromwell*

- Le théâtre est un point d'optique. Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art.
- Enfin ! vont dire ici les gens qui, depuis quelque temps, nous voient venir, nous vous tenons ! vous voilà pris sur le fait ! Donc, vous faites du laid un type d'imitation, du grotesque un élément de l'art ! Mais les grâces... mais le bon goût... Ne savez-vous pas que l'art doit rectifier la nature ? qu'il faut l'anoblir ? qu'il faut choisir ? Les anciens ont-ils jamais mis en oeuvre le laid et le grotesque ? ont-ils jamais mêlé la comédie à la tragédie ?

Extraits de Georges Hugo, *Mon grand-père*

- Il jetait l'encre au hasard en écrasant la plume d'oie qui grinçait et crachait en fusées. Puis il pétrissait pour ainsi dire la tache noire qui devenait burg, lac profond ou ciel d'orage ; il mouillait délicatement de ses lèvres la barbe de sa plume et en crevait un nuage d'où tombait la pluie sur le papier humide ; ou bien il en indiquait précisément l'horizon. Il finissait alors avec une allumette de bois et dessinait de délicats détails d'architecture, fleurissant des ogives, donnant une grimace à une gargouille, mettant la ruine sur une tour et l'allumette entre ses doigts devenait burin.

...



Tête de profil à droite

Choses à la plume

Victor Hugo (1802-1885), dessinateur, vers 1864-1869.

Plume, utilisation de barbes de plume, encre brune et lavis sur papier beige (226 x 150 mm)

Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, NAF 13355, fol. 120



"Figures que font les paysans quand ils voient les sarregousets"

Les Travailleurs de la mer

Victor Hugo (1802-1885), dessinateur.

Plume, pinceau, encre brune et lavis, réserves (277 x 195 mm)

Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, NAF 247451, fol. 59v°

© **Bibliothèque nationale de France**



"Gavroche à onze ans"

Victor Hugo (1802-1885), dessinateur.

Plume encre brune et lavis sur papier beige

Paris, Maison de Victor Hugo, Inv. 814

© PMVP

DEBUT SPECTACLE

Notre Dame de Paris - La Grimace

— Noël ! Noël ! Noël ! criait le peuple de toutes parts. Le pape des fous était élu.

C'était une merveilleuse grimace, en effet que celle qui rayonnait en ce moment au trou de la rosace. Après toutes les figures pentagones, hexagones et hétéroclites qui s'étaient succédé à cette lucarne sans réaliser cet idéal du grotesque qui s'était construit dans les imaginations exaltées, il ne fallait rien moins, pour enlever les suffrages, que la grimace sublime qui venait d'éblouir l'assemblée.

Nous n'essaierons pas de donner au lecteur une idée de ce nez tétraèdre, de cette bouche en fer à cheval, de ce petit œil gauche obstrué d'un sourcil roux en broussailles tandis que l'œil droit disparaissait entièrement sous une énorme verrue, de ces dents désordonnées, ébréchées çà et là, comme les créneaux d'une forteresse, de cette lèvre calleuse sur laquelle une de ces dents empiétait comme la défense d'un éléphant, de ce menton fourchu, et surtout de la physionomie répandue sur tout cela, de ce mélange de malice, d'étonnement et de tristesse. Qu'on rêve, s'il l'on peut, cet ensemble.

L'acclamation fut unanime. On se précipita vers la chapelle. On en fit sortir en triomphe le bienheureux pape des fous. Mais c'est alors que la surprise et l'admiration furent à leur comble. La grimace était son visage.

Ou plutôt toute sa personne était une grimace. La populace le reconnut sur-le-champ, et s'écria d'une voix :

— C'est Quasimodo, le sonneur de cloches ! c'est Quasimodo, le bossu de Notre-Dame ! Quasimodo le borgne ! Quasimodo le bancal ! Noël ! Noël !

Lucrece Borgia

Dona Lucrezia. Il dort ! - cette fête l'aura sans doute fatigué ! — qu'il est beau ! —
Gubetta !

Gubetta. Parlez moins haut, madame. - je ne m'appelle pas ici Gubetta, mais le comte de Belverana, gentilhomme castillan ; vous, vous êtes madame la marquise de Pontequadrato, dame napolitaine. Nous ne devons pas avoir l'air de nous connaître. Ne sont-ce pas là les ordres de votre altesse ? Vous n'êtes point ici chez vous ; vous êtes à Venise.

Dona Lucrezia. C'est juste, Gubetta. Mais il n'y a personne sur cette terrasse, que ce jeune homme qui dort ; nous pouvons causer un instant.

Gubetta. Comme il plaira à votre altesse. J'ai encore un conseil à vous donner ; c'est de ne point vous démasquer. On pourrait vous reconnaître.

Dona Lucrezia. Et que m'importe ? S'ils ne savent pas qui je suis, je n'ai rien à craindre ; s'ils savent qui je suis, c'est à eux d'avoir peur.

Gubetta. Sans doute la république de Venise ne souffrirait pas qu'on osât attenter à la personne de votre altesse ; mais on pourrait vous insulter.

Dona Lucrezia. Ah ! Tu as raison ; mon nom fait horreur, en effet.

Gubetta. Il n'y a pas ici que des vénitiens ; il y a des romains, des napolitains, des romagnols, des lombards, des italiens de toute l'Italie.

Dona Lucrezia. Et toute l'Italie me hait ! Tu as raison ! Il faut pourtant que tout cela change. Je n'étais pas née pour faire le mal, je le sens à présent plus que jamais. C'est l'exemple de ma famille qui m'a entraînée.

- Gubetta !

Gubetta. Madame.

Dona Lucrezia. Fais porter sur-le-champ les ordres que nous allons te donner dans notre gouvernement de Spolète.

Gubetta. Ordonnez, madame ; j'ai toujours quatre mules sellées et quatre coureurs tout prêts à partir.

Dona Lucrezia. Qu'a-t-on fait de Galeas Accaioli ?

Gubetta. Il est toujours en prison, en attendant que votre altesse le fasse pendre.

Dona Lucrezia. Et Guifry Buondelmonte ?

Gubetta. Au cachot. Vous n'avez pas encore dit de le faire étrangler.

Dona Lucrezia. Et Manfredi De Curzola ?

Gubetta. Pas encore étranglé non plus.

Dona Lucrezia. Et Spadacappa ?

Gubetta. D'après vos ordres, on ne doit lui donner le poison que le jour de Pâques, dans l'hostie. Cela viendra dans six semaines, nous sommes au carnaval.

Dona Lucrezia. Et Pierre Capra ?

Gubetta. à l'heure qu'il est, il est encore évêque de Pesaro ; mais, avant un mois, il ne sera plus qu'un peu de poussière, car notre saint-père le pape l'a fait arrêter sur votre plainte, et le tient sous bonne garde dans les chambres basses du Vatican.

Dona Lucrezia. Gubetta, écris en hâte au saint-père que je lui demande la grâce de Pierre Capra ! Gubetta, qu'on mette en liberté Accaioli ! En liberté Manfredi De Curzola ! En liberté Buondelmonte ! En liberté Spadacappa !

Gubetta. Attendez ! Attendez, madame ! Laissez-moi respirer ! Quels ordres me donnez-vous là ! Ah ! Mon dieu ! Il pleut des pardons ! Il grêle de la miséricorde ! Je suis submergé dans la clémence ! Je ne me tirerai jamais de ce déluge effroyable de bonnes actions !

Dona Lucrezia. Bonnes ou mauvaises, que t'importe, pourvu que je te les paie.

Gubetta. Ah ! C'est qu'une bonne action est bien plus difficile à faire qu'une mauvaise. - hélas ! Pauvre Gubetta que je suis ! à présent que vous vous imaginez de devenir miséricordieuse, qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

Dona Lucrezia. Ecoute, Gubetta, tu es mon plus ancien et mon plus fidèle confident...

Gubetta. Voilà quinze ans, en effet, que j'ai l'honneur d'être votre collaborateur.

Dona Lucrezia. Dis, Gubetta, mon vieil ami, mon vieux complice, est-ce que tu ne commences pas à sentir le besoin de changer de genre de vie ? Est-ce que tu n'as pas soif d'être béni, toi et moi, autant que nous avons été maudits ? Est-ce que tu n'en as pas assez du crime ?

Gubetta. Je vois que vous êtes en train de devenir la plus vertueuse altesse qui soit.

Dona Lucrezia. Est-ce que notre commune renommée à tous deux, notre renommée infâme, notre renommée de meurtre et d'empoisonnement, ne commence pas à te peser, Gubetta ?

Gubetta. Pas du tout.

Dona Lucrezia, Vois-tu ce jeune homme ?

Gubetta. Ce jeune homme n'est pas nouveau pour moi, et je sais bien que c'est après lui que vous courez sous votre masque depuis que vous êtes à Venise.

Dona Lucrezia. Si tu savais comme je l'aime !

Gubetta. C'est l'affaire de don Alphonse, votre royal mari. Je dois cependant avertir votre altesse qu'elle perd ses peines. Ce jeune homme, à ce qu'on m'a dit, aime d'amour une belle jeune fille nommée Fiametta.

Dona Lucrezia. Et la jeune fille, l'aime-t-elle ?

Gubetta. On dit que oui.

Dona Lucrezia. Tant mieux ! Je voudrais tant le savoir heureux !

Gubetta. Voilà qui est singulier et n'est guère dans vos façons. Je vous croyais plus jalouse.

Dona Lucrezia, *contemplant Gennaro.* Quelle noble figure !

Gubetta. Je trouve qu'il ressemble à quelqu'un...

Dona Lucrezia. Ne me dis pas à qui tu trouves qu'il ressemble ! —laisse-moi. *Gubetta sort.*

Dona Lucrezia, C'est donc lui ! Il m'est donc enfin donné de le voir un instant sans périls ! Non, je ne l'avais pas rêvé plus beau. ô Dieu ! épargnez-moi l'angoisse d'être jamais haïe et méprisée de lui ; vous savez qu'il est tout ce que j'aime sous le ciel ! *Elle dépose un baiser sur le front de Gennaro, qui s'éveille en sursaut.*

Gennaro, *saisissant par les deux bras Lucrezia interdite.* Un baiser ! Une femme ! -sur mon honneur, madame, si vous étiez reine et si j'étais poète, ce serait véritablement l'aventure de messire Alain Chartier, le rimeur français. - mais j'ignore qui vous êtes, et moi, je ne suis qu'un soldat.

Dona Lucrezia. Laissez-moi, seigneur Gennaro !

Gennaro. Non pas, madame.

Dona Lucrezia. Je veux que vous voyiez mon visage, Gennaro.

Elle se démasque.

Gennaro. Vous êtes bien belle !

Dona Lucrezia. Regarde-moi bien, Gennaro, et dis-moi que je ne te fais pas horreur !

Gennaro. Vous me faire horreur, madame ! Et pourquoi ? Bien au contraire, je me sens au fond du cœur quelque chose qui m'attire vers vous.

Dona Lucrezia. Donc tu crois que tu pourrais m'aimer, Gennaro ?

Gennaro. Pourquoi non ? Pourtant, madame, je suis sincère, il y aura toujours une femme que j'aimerai plus que vous.

Dona Lucrezia, Je sais, la petite Fiametta.

Gennaro. Non.

Dona Lucrezia. Qui donc ?

Gennaro. Ma mère.

Dona Lucrezia. Ta mère ! Ta mère, ô mon Gennaro ! Tu aimes bien ta mère, n'est-ce pas ?

Gennaro. Et pourtant je ne l'ai jamais vue. Voilà qui vous paraît bien singulier, n'est-il pas vrai ? Tenez, je ne sais pas pourquoi j'ai une pente à me confier à vous ; je vais vous dire un secret que je n'ai encore dit à personne, pas même à mon frère d'armes, pas même à Maffio Orsini. Cela est étrange de se livrer ainsi au premier venu ; mais il me semble que vous n'êtes pas pour moi la première venue. -je suis un capitaine qui ne connaît pas sa famille, j'ai été élevé en Calabre par un pêcheur dont je me croyais le fils. Le jour où j'eus seize ans, ce pêcheur m'apprit qu'il n'était pas mon père. Quelque temps après, un seigneur vint qui m'arma chevalier, et qui repartit sans avoir levé la visière de son morion. Quelque temps après encore, un homme vêtu de noir vint m'apporter une lettre. Je l'ouvris. C'était ma mère qui m'écrivait, ma mère que je ne connaissais pas, ma mère que je rêvais bonne, douce, tendre, belle comme vous ! Ma mère, que j'adorais de toutes les forces de mon âme ! Cette lettre m'apprit, sans me dire aucun nom, que j'étais noble et de grande race, et que ma mère était bien malheureuse. Pauvre mère !

Dona Lucrezia. Bon Gennaro !

Gennaro. Depuis ce jour-là, je me suis fait aventurier, parce qu'étant quelque chose par ma naissance, j'ai voulu être aussi quelque chose par mon épée. J'ai couru toute l'Italie. Mais le premier jour de chaque mois, en quelque lieu que je sois, je vois toujours venir le même messenger. Il me remet une lettre de ma mère, prend ma réponse et s'en va ; et il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, parce qu'il est sourd et muet.

Dona Lucrezia. Ainsi tu ne sais rien de ta famille ?

Gennaro. Je sais que j'ai une mère, qu'elle est malheureuse, et que je donnerais ma vie dans ce monde pour la voir pleurer, et ma vie dans l'autre pour la voir sourire. Voilà tout.

Dona Lucrezia. Que fais-tu de ses lettres ?

Gennaro. Je les ai toutes là, sur mon cœur. Nous autres gens de guerre, nous risquons souvent notre poitrine à l'encontre des épées. Les lettres d'une mère, c'est une bonne cuirasse.

Dona Lucrezia. Noble nature !

Gennaro. Tenez, voulez-vous voir son écriture ? Voici une de ses lettres — lisez cela.

Dona Lucrezia, "... ne cherche pas à me connaître, mon Gennaro, avant le jour que je te marquerai. Je suis bien à plaindre, va. Je suis entourée de parents sans pitié, qui te tueraient comme ils ont tué ton père. Le secret de ta naissance, mon enfant, je veux être la seule à le savoir. Contente-toi de savoir que tu as une mère qui t'adore et qui veille nuit et jour sur ta vie. Mon Gennaro, mon fils, tu es tout ce que j'aime sur la terre ; mon cœur se fond quand je songe à toi... "

Gennaro. Comme vous lisez cela tendrement ! On ne dirait pas que vous lisez, mais que vous parlez. *Il reprend la lettre.* —oui, vous voyez, il y a eu bien des crimes autour de mon berceau. Oh ! Délivrer ma mère ! La servir, la venger, la consoler ! Quel bonheur ! Je penserai à l'amour après ! Tout ce que je fais, je le fais pour être digne de ma mère. Je veux pouvoir déposer un jour aux pieds de ma mère une épée nette et loyale comme celle d'un empereur. - tenez, madame, on m'a offert un gros enrôlement au service de cette infâme Madame Lucrece Borgia. J'ai refusé.

Dona Lucrezia. Gennaro ! -Gennaro ! Ayez pitié des méchants ! Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur.

Il n'est pas impossible que ce dessin de Victor Hugo soit celui que désigne la légende "Femme toute nue avec un masque noir" légende écrite sur un petit morceau de papier qui se trouve au folio 4 de l'album 24.807 et que l'on situe vers 1860. Quoi qu'il en soit on rapproche ce dessin d'un chapitre écrit pour Les Misérables sur la prostituée, puis écarté du roman : "Tous entr'ouvrent sa robe; personne son énigme. C'est la Toute-Nue masquée."



Promontorium Somnii

Je me rappelle qu'un soir d'été, il y a longtemps de cela, en 1834, j'allai à l'Observatoire. Je parle de Paris, où j'étais alors. J'entrai. La nuit était claire, l'air pur, le ciel serein, la lune à son croissant ; on distinguait à l'œil nu la rondeur obscure modelée, la lueur cendrée. Arago était chez lui, il me fit monter sur la plate-forme. Il y avait là une lunette qui grossissait quatre cents fois ; si vous voulez vous faire une idée de ce que c'est qu'un grossissement de quatre cents fois, représentez-vous le bougeoir que vous tenez à la main haut comme les tours de Notre-Dame. Arago disposa la lunette, et me dit : regardez.

Je regardai.

J'eus un mouvement de désappointement. Une espèce de trou dans l'obscur, voilà ce que j'avais devant les yeux ; j'étais comme un homme à qui l'on dirait : regardez, et qui verrait l'intérieur d'une bouteille à l'encre. Ma prunelle n'eut d'autre perception que quelque chose comme une brusque arrivée de ténèbres. Toute ma sensation fut celle que donne à l'œil dans une nuit profonde la plénitude du noir.

Je ne vois rien, dis-je.

Arago répondit : Vous voyez la lune.

J'insistai : Je ne vois rien !

Arago reprit : Regardez.

Je suivis l'exemple de Dante vis-à-vis de Virgile. J'obéis.

Peu à peu ma rétine fit ce qu'elle avait à faire, les obscurs mouvements de machine nécessaires s'opérèrent dans ma prunelle, ma pupille se dilata, mon œil s'habitua, comme on dit, et cette noirceur que je regardais commença à blêmir. Je distinguai, quoi ? impossible de le dire. C'était trouble, fugace, impalpable à l'œil, pour ainsi parler. Si rien avait une forme, ce serait cela.

Puis la visibilité augmenta, on ne sait quelles arborescences se ramifièrent, il se fit des compartiments dans cette lividité, le pâle à côté du noir, de vagues fils insaisissables marquèrent dans ce que j'avais sous les yeux des régions et des zones comme si l'on voyait des frontières dans un rêve. Pourtant, tout demeurait indistinct, et il n'y avait d'autre différence que du blême au sombre. Confusion dans le détail, diffusion dans l'ensemble ; c'était toute la quantité de contour et de relief qui peut s'ébaucher dans de la nuit. L'effet de profondeur et de perte du réel était terrible. Et cependant le réel était là. Je touchais les plis de mon vêtement, j'étais, moi. Eh bien, cela aussi était. Ce songe était une terre.

Cette impression, c'est l'inexplicable. Qui ne l'a pas éprouvée ne saurait s'en rendre compte.

Qui que nous soyons, nous sommes des ignorants. Ignorants de ceci, sinon de cela. Nous passons notre vie à avoir besoin de révélations. Il nous faut à chaque instant la secousse du réel. Le saisissement que la lune est un monde n'est pas l'impression habituelle que nous donne cette chose ronde inégalement éclairée paraissant et disparaissant à notre horizon.

Chanson Les noms de la lune

Le clair de la lune n'évoque pour le peuple qu'Arlequin et Pierrot.
Les poètes qualifient la lune au point de vue terrestre ;
fille de Théa, dit Hésiode ;
œil de la nuit, dit Pindare ;
toi qui gouvernes le silence, dit Horace ;
quæ silentia régis.
Pour l'Afrique, c'est un démon, Lunus ;
pour les phéniciens, c'est Astarté,
pour les arabes, c'est Alizat,
pour les perses, c'est Militra,
pour les égyptiens, c'est un bœuf.
La Gaule voit dans la lune un prétexte
à égorger les naufragés,
par la main des magesses à l'adyta de la Troade,
par la main des druidesses au cromlech de l'île de Sein.
Les celtes l'appellent leun, ce qui signifie image,
Circé,
Trophonius,
Zoroastre,
les magiciennes de Thessalie,
les pytonisses de Crotoné,
les pâtres de Chaldée,
murmurent des paroles attirantes qui font descendre la lune sur la terre.
Pour Anaximandre, la lune est un feu
dans un globe concave,
c'est-à-dire une veilleuse au plafond de la nuit.
Chez les étrusques, Oreste ayant caché dans un fagot la lune
on appelle la lune Phaselis.
Les grecs la couvrent de noms,
Diane,
Phœbe,
Proserpine ;
la Détache-Ceinture,
Tisiphone ;
la frappeuse de loin,
Hécate...

Je le répète, l'impression est étrange. On a vaguement dans l'esprit toutes les choses que je viens de dire, et d'autres de même sorte ; c'est ce qu'on appelle la science de la lune, on roule cela confusément en soi, et puis par aventure on rencontre un télescope, et cette lune, on la voit, et cette figure de l'inattendu surgit devant vous, et vous vous trouvez face à face dans l'ombre avec cette mappemonde de l'Ignoré.

Autre chose que nous tout près de nous. L'inaccessible presque touché. L'invisible vu. Il semble qu'on n'ait que la main à étendre. Plus on regarde, plus on se convainc que cela est, moins on y croit. Ces pâleurs, ce sont peut-être des mers ; ces noirceurs, ce sont peut-être des continents.

Oui, cette chose est. Il semble qu'elle vous regarde. Elle vous tient. La perception du phénomène devient de plus en plus nette ; cette présence vous serre le cœur ; c'est l'effet des grands fantômes. Le silence accroît l'horreur. Horreur sacrée. Il est étrange d'entrevoir une telle chose et de n'entendre aucun bruit.

Tout à coup, j'eus un soubresaut, un éclair flamboya, ce fut merveilleux et formidable, je fermai les yeux d'éblouissement. Je venais de voir le soleil se lever dans la lune. L'éclair fit une rencontre, quelque chose comme une cime peut-être, et s'y heurta, une sorte de serpent de feu se dessina dans cette noirceur, se roula en cercle et resta immobile ; c'était un cratère qui apparaissait.

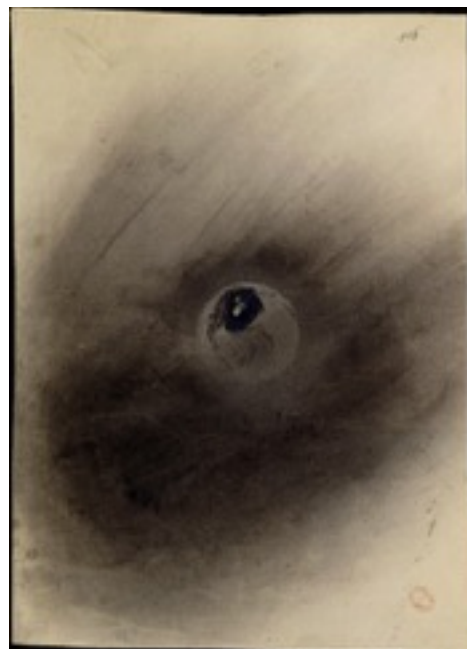
À quelque distance, un autre éclair, une autre coulèuvre de lumière, un autre cercle ; deuxième cratère. Le premier est le volcan Messala, me dit Arago ; le deuxième est le Promontorium Somnii. Puis une pourpre tumultueuse courut au plus noir de ce prodigieux horizon, une dentelure de charbons ardents se hérissa, et se fixa, ne remuant plus, terrible. C'est une chaîne d'Alpes lunaires, me dit Arago. Les ombres remuaient, des bandes de rayons se posaient comme des architraves d'un piton à l'autre, des nœuds de cratères faisaient des froncements autour des pics, toutes sortes de profils de fournaise surgissaient pêle-mêle, les uns fumée, les autres clarté ; des caps, des promontoires, des gorges, des cols, des plateaux, de vastes plans inclinés, des escarpements, des coupures, s'enchevêtraient mêlant leurs courbes et leurs angles ; on voyait la figure des montagnes. Cela existait magnifiquement. Là aussi la grande parole venait d'être dite ; Fiât lux. La lumière avait fait de toute cette ombre soudain vivante quelque chose comme un masque qui devient visage.

Partout l'or, l'écarlate, des avalanches de rubis, un ruissellement de flamme. On eût dit que l'aurore avait brusquement mis le feu à ce monde de ténèbres.

Cette vision est un de mes profonds souvenirs.

Pas de plus mystérieux spectacle que cette irruption de l'aube dans un univers couvert d'obscurité. C'est le droit à la vie s'affirmant dans des proportions sublimes. C'est le réveil démesuré. Il semble qu'on assiste au paiement d'une dette de l'infini.

C'est la prise de possession de la lumière.



Quelque chose de pareil arrive parfois à des génies.

La renommée a des retards. Une création colossale sortie d'un esprit est par on ne sait quel hasard triste restée inaperçue.

Le chef-d'œuvre est là, plongé dans l'obscurité comme cette grande lune sombre, attendant. Il attend la gloire, comme elle le soleil.

Soudain, brusquement, un jet de lumière éclate, il frappe une cime, et voilà *Hamlet* visible, puis la clarté augmente, le jour se fait, et successivement, comme dans la lune le mont Messala, le Promontoire du Songe, le volcan Proclus, tous ces sommets, tous ces cratères, *Othello*, *Roméo et Juliette*, *Lear*, *Macbeth*, apparaissent dans Shakespeare, et les hommes stupéfaits s'aperçoivent qu'ils ont au-dessus de leur tête un monde inconnu.

PROMENADES

20 septembre 1869

J'engage le cocher qui nous mènera François-Victor, Juliette et moi à petites journées de Berne à Bâle par Lucerne et Constance dans une voiture à deux chevaux à raison de 25fr par jour de marche et de 20 fr par jour de séjour tout frais compris.

Nous partons à une heure. Beau soleil. Admirable voyage à travers des groupes de chalets sculptés et peints. On dirait des villages de palais. Un torrent-rivière au fond de la vallée. Par instants de vieux ponts de bois couverts. L'immense mur des Alpes bernoises à l'horizon avec la Jungfrau. Propreté exquise des maisons. Le fumier est bien tenu. Il est natté comme les cheveux d'une femme. A 6 heures, nous arrivons à Escholzmatt. Nous descendons au *Lion d'Or*. Mauvais gîte. Nous nous promenons, le soir, François-Victor et moi, au clair de lune.



Album Notes et dessins des voyages Victor Hugo

Crayon de graphite, encre brune et lavis.

Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, NAF 13344, fol. 12

L'album réunit des textes qui seront publiés dans *Choses vues* et des notes du court voyage que firent en octobre 1843 Victor Hugo et Juliette à Nemours et à Montargis. Quelques dessins ponctuent le récit comme celui de ce château qui porte, en bas, à gauche, au crayon : 28 octobre Nemours - 2 h., et, à droite, la mention, à l'encre : Souvenir du château de Nemours .

22 septembre 1869

Hier soir, nous nous sommes promenés, François-Victor et moi, dans la ville. J'ai revu les deux vieux ponts couverts à tympan peints que j'avais admirés en 1839, lorsque je logeais au *Cygne* et dont j'avais envoyé le dessin à ma douce Didine bien aimée. Refait la même promenade aujourd'hui tous les trois.

Nous partons à 3 heures pour Zug. Soleil et pluie. Nous arrivons à Zug à 5h et demie. *Hôtel du Cerf*.

23 septembre 1869

Ce matin j'ai dessiné le toit-terrasse de la maison (à Elise Gambetta qui m'a conduit sur le toit : 5fr).

Après déjeuner, François-Victor nous lit l'article qu'il a fait ce matin pour le *Rappel*.

Nous partons pour Zurich à midi et demie. Beau temps. Magnifique apparition du lac au soleil couchant, vu de la descente de l'Albis.

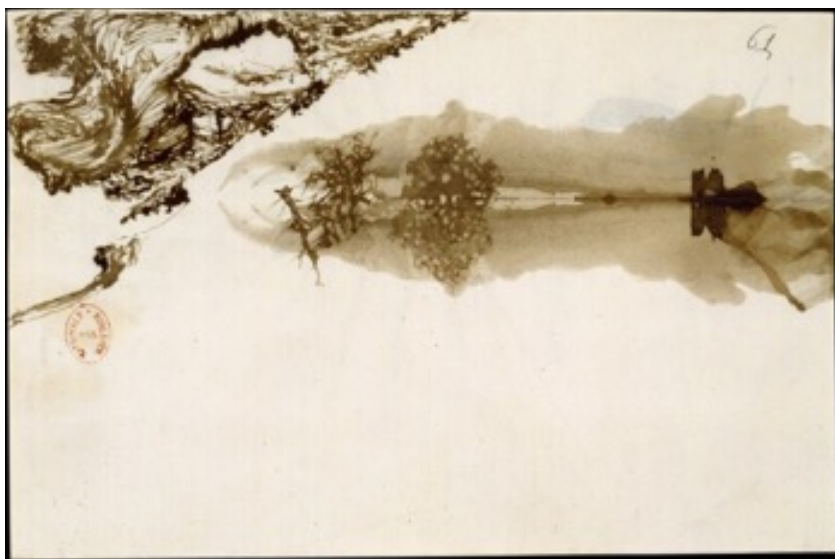
Nous arrivons à Zurich à 5 heures. Nous descendons à l'*Hôtel Baur au Lac*. Avant le dîner, nous nous promenons dans la ville, très enlaidie par les embellissements. Je ne retrouve plus les douves de l'enceinte de la vieille tour à l'entrée du Lac. Splendide éclairage des montagnes de neige par le soleil couchant.

Le soir, nous errons. Beau et mélancolique lever de lune sur le lac reflétant les mille lumières de Zurich.

(Le Rhin - Lettre XX)

Vous savez mon goût. Toutes les fois que je puis continuer un peu ma route à pied, c'est-à-dire convertir le voyage en promenade, je n'y manque pas.

Rien n'est charmant, à mon sens, comme cette façon de voyager. — À pied ! — On s'appartient, on est libre, on est joyeux ; on est tout entier et sans partage aux incidents de la route, à la ferme où l'on déjeune, à l'arbre où l'on s'abrite, à l'église où l'on se recueille. On part, on s'arrête, on repart ; rien ne gêne, rien ne retient. On va et on rêve devant soi. La marche berce la rêverie ; la rêverie voile la fatigue. La beauté du paysage cache la longueur du chemin. On ne voyage pas, on erre. À chaque pas qu'on fait, il vous vient une idée. Il semble qu'on sente des essaims éclore et bourdonner dans son cerveau.



Paysage fluvial

Choses à la plume - Victor Hugo,

Plume, encre brune et lavis sur papier crème (120 x 180 mn)
Bibliothèque nationale de France, Manuscrits, NAF 13355, fol. 61

25 septembre 1869

Déjeuner au *Falk* (note : 23fr90). Ce matin, j'ai dessiné. Nous partons à 11 heures et arrivons à Constance à 2h1/2. *Hôtel Holm*, sur le lac; espèce de musée. Depuis Zug, nous avons eu un temps superbe.

Beaux restes d'édifices indignement barbouillés ou ratissés. La cathédrale serait très intéressante si elle n'était badigeonnée à outrance. Une admirable boiserie de chœur est blanchie stupidement. La vieille salle du concile a disparu. On l'a remplacée par une salle de bal ou de concert. C'est un embellissement. Sottise ou habileté. Le catholicisme n'aime pas ces souvenirs-là.

Le soir, nous nous promenons au bord du lac. Vieille tour curieuse. Clair de lune.

(Voyage aux Pyrénées - 1843 - Cauterets)

Hier, la nuit avait été pluvieuse, l'air était froid, les sapins mouillés étaient plus noirs qu'à l'ordinaire, les brumes montaient de toutes parts des ravins comme les fumées des fêlures d'une solfatare ; un bruit hideux et terrible sortait des ténèbres, en bas, dans le précipice, sous mes pieds ; c'était le cri de rage du torrent cache parle brouillard. Je ne sais quoi de vague, de surnaturel et d'impossible se mêlait au paysage ; tout était ténébreux et comme pensif autour de moi ; les spectres immenses des montagnes m'apparaissaient par les trous des nuées comme à travers des lindeuls déchirés.

Ce matin, la nuit avait été sereine. Le ciel était étoilé ; mais quel ciel et quelles étoiles ! vous savez, cette fraîcheur, cette grâce, cette transparence mélancolique et inexprimable du matin, les étoiles claires sur le ciel blanc, une voûte de cristal semée de diamants. À cette voûte lumineuse

s'appuyaient de toutes parts les énormes montagnes, noires, velues, difformes. Pas un nuage, pas une vapeur. Le bruit du gave n'avait plus rien d'horrible ; c'était un grand murmure mêlé à ce grand silence. Aucune pensée triste, aucune anxiété ne sortait de cet ensemble plein d'harmonie. Toute la vallée était comme une urne immense où le ciel, pendant les heures sacrées de l'aube, versait la paix des sphères et le rayonnement des constellations.



Ruines d'un aqueduc - Victor Hugo - vers 1850
Crayon, Lavis, Frotté, Pochoir, Encre, Papier

Il me semble, mon ami, que ces choses-là sont plus que des paysages. C'est la nature entrevue à de certains moments mystérieux où tout semble rêver, j'ai presque dit penser, où l'arbre, le rocher, le nuage et le buisson vivent plus visiblement qu'à d'autres heures et semblent

tressaillir du sourd battement de la vie universelle.

Vision étrange et qui pour moi est bien près d'être une réalité, aux instants où les yeux de l'homme sont fermés, quelque chose d'inconnu apparaît dans la création. Ne le voyez-vous pas comme moi ? Ne dirait-on pas qu'aux moments du sommeil, quand la pensée cesse dans l'homme, elle commence dans la nature ? Est-ce que le calme est plus profond, le silence plus absolu, la solitude plus complète, et qu'alors le rêveur qui veille peut mieux saisir, dans ses détails subtils et merveilleux, le fait extraordinaire de la création ? ou bien y a-t-il en effet quelque révélation, quelque manifestation de la grande intelligence entrant en communication avec le grand tout, quelque attitude nouvelle de la nature ? La nature se sent-elle mieux à l'aise quand nous ne sommes pas là ? se déploie-t-elle plus librement ?

(Le Rhin - Lettre VII - Paysage industriel)

Cependant le soir vient, le vent tombe, les prés, les buissons et les arbres se taisent, on n'entend plus que le bruit de l'eau. C'est dans ce moment-là que le paysage prend tout à coup un aspect extraordinaire. Là-bas, dans les futaies, au pied des collines brunes et velues de l'occident, deux rondes prunelles de feu éclatent et resplendent comme des yeux de tigre. Ici, au bord de la route, voici un effrayant chandelier de quatre-vingts pieds de haut qui flambe dans le paysage et qui jette sur les rochers, les forêts et les ravins, des réverbérations sinistres. Plus loin, à l'entrée de cette vallée enfouie dans l'ombre, il y a une gueule pleine de braise qui s'ouvre et se ferme brusquement et d'où sort par instants avec d'affreux hoquets une langue de flamme.

Ce sont les usines qui s'allument.

Quand on a passé le lieu appelé la Petite-Flemalle, la chose devient inexprimable et vraiment magnifique. Toute la vallée semble trouée de cratères en éruption. Quelques-uns dégorgent derrière les taillis des tourbillons de vapeur écarlate étoilée d'étincelles ; d'autres dessinent lugubrement sur un fond rouge la noire silhouette des villages ; ailleurs les flammes apparaissent

à travers les crevasses d'un groupe d'édifices. On croirait qu'une armée ennemie vient de traverser le pays, et que vingt bourgs mis à sac vous offrent à la fois dans cette nuit ténébreuse tous les aspects et toutes les phases de l'incendie, ceux-là embrasés, ceux-ci fumants, les autres flamboyants.

Ce spectacle de guerre est donné par la paix; cette copie effroyable de la dévastation est faite par l'industrie. Vous avez tout simplement là sous les yeux les hauts fourneaux de M. Cockerill. Un bruit farouche et violent sort de ce chaos de travailleurs. J'ai eu la curiosité de mettre pied à terre et de m'approcher d'un de ces antres. Là, j'ai admiré véritablement l'industrie. C'est un beau et prodigieux spectacle, qui, la nuit, semble emprunter à la tristesse solennelle de l'heure quelque chose de surnaturel. Les roues, les scies, les chaudières, les laminoirs, les cylindres, les balanciers, tous ces monstres de cuivre, de tôle et d'airain que nous nommons des machines et que la vapeur fait vivre d'une vie effrayante et terrible, mugissent, sifflent, grincent, râlent, reniflent, aboient, glapissent, déchirent le bronze, tordent le fer, mâchent le granit, et, par moments, au milieu des ouvriers noirs et enfumés qui les harcèlent, hurlent avec douleur dans l'atmosphère ardente de l'usine, comme des hydres et des dragons tourmentés par des démons dans un enfer.



Chose vue le 10 novembre 1840

Ce soir, vers onze heures, deux ouvriers marchaient devant moi sur le quai de l'hôtel de ville. J'entendais l'un dire à l'autre :

« Je m'appelle Lamouche. C'est un nom qui est un peu volage. C'est bon. Je ne suis pas volage, moi. J'ai mon frère qui a cinq enfants ; il élève sa petite famille. C'est bien. Il travaille. C'est bien. Il est malheureux. C'est bien. Pourquoi donc veux-tu que je m'en aille d'avec lui ? Pourquoi donc que tu veux que je le mette dans l'abîme ? Moi, je n'ai que mon corps ; mon frère a cinq enfants. Je veux bien aider mon frère. Pourquoi donc que tu veux que je le chagrine, cet homme ? Nom de Dieu ! Si je savais quelqu'un qui veuille chagriner mon frère, je lui mangerai la rate dans le ventre. »

Chose vue le 10 Septembre 1846.

En sortant de la chambre des pairs je décidai d'aller visiter la prison de la Conciergerie.

La souricière des enfants était une salle oblongue, un parallélogramme garni de deux bancs de pierre sur ses deux principaux côtés. Il y avait là trois enfants. Le plus grand était assez grand. Il pouvait avoir dix-sept ans, et était vêtu d'affreuses guenilles jaunâtres.

Je parlai au plus petit, qui avait une figure assez intelligente, quoique énervée et abrutie.

— Petit, quel âge as-tu ?

— Douze ans, Monsieur.

— Qu'est-ce que tu as fait pour être ici ?

— J'ai pris des pêches.

— Où ça ?

— Dans un jardin, à Montreuil.

— Tout seul ?

— Non, avec mon camarade.

— Où est ton camarade ?

— C'est lui.

— Vous avez donc escaladé un mur ?

— Non, Monsieur, les pêches étaient par terre, sur le chemin.

— Vous n'avez fait que vous baisser ?

— Oui, Monsieur.

— Et les ramasser ?

— Oui, Monsieur.

— Petit, tu ne dis pas la vérité.

— Si, Monsieur. Et pour cela, on m'a condamné à trois ans, mais j'en rappelle.

— Tes parents ne t'ont donc pas réclamé ?

— Non, Monsieur.

— Et ton camarade, est-il condamné ?

— Non, ses parents l'ont réclamé.

— Il est donc meilleur que toi ?

Je donnai quelque argent à ces pauvres petits diables, auxquels peut-être l'éducation seule avait manqué. À tout prendre et à tout peser, la société est plus coupable envers eux qu'ils ne sont coupables envers elle. Nous pouvions leur demander : Qu'as-tu fait de nos pêches ? soit. Mais ils pouvaient nous répondre : Qu'avez-vous fait de notre intelligence ?

Chose vue à Bruxelles le 3 mai 1852.

Tout à l'heure un homme est entré, en haillons, le visage hâlé, les cheveux grisonnants, des souliers troués, une mauvaise casquette. Il m'a dit :

Vous devriez bien empêcher qu'on ne me fasse de la peine. Ah ça, vous notre représentant, dites-moi ça, pourquoi est-ce qu'on ne veut pas que je gagne ma vie ? Pourquoi est-ce qu'on me chasse d'ici ? J'arrive de France, de Paris, où on m'a chassé, et voilà qu'on me chasse encore de Bruxelles ! À Paris, je gagnais ma vie, je suis serrurier mécanicien, j'ai quatre petits enfants, je forgeais, je faisais un écrou dans ma journée, je sais manier le fer, ma femme faisait des ménages, le ménage de M. Crochart qui n'est pas riche, mais qui est régisseur d'un homme qui est riche ; mon petit, l'aîné, qui est haut comme ça, cassait du coke avec un marteau, il n'était pas si gros que le marteau, il n'y a pas de danger. Eh bien ! l'homme gagnait, la femme gagnait, le petit gagnait, ça allait ! Ces derniers temps, M. Monnin-Japy, le maire du vie, est venu et m'a dit : — Mon garçon, tu es belge et tu n'es pas français. Et puis, vois-tu, les conseils de guerre ne sont pas contents de toi. Il faut t'en aller. — Je m'en suis allé. Je suis né à Tournai, mais j'aurai quarante ans le 25 juin et il y a trente-neuf ans que j'étais à Paris. C'est-il être belge ça ? Je suis enfant naturel, j'ai été mis par terre à neuf mois par papa et maman dans le bureau Sainte-Apolline, va comme je te pousse, on m'a élevé par charité dans un pays entre Amiens et Montdidier, je suis devenu serrurier, c'est-il être belge ça ? Si bien que je suis venu ici, ici on m'a dit : — Mon garçon, tu es français, tu n'es pas belge, va-t'en. — Ah ça ! mettez-moi belge, mettez-moi français, mais mettez-moi quelque chose. Il faut bien que je sois d'un pays. Je n'ai pas besoin d'être électeur, je suis ouvrier de fer, mais je veux être d'un pays.

Chose vue Hier, 22 février 1846, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil et midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir lieu de bas ; une blouse courte, souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé ; la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra, et l'homme resta à la porte gardé par l'autre soldat.

Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducale, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées, mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures. Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

Je demeurai pensif.

Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres, mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe, tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

Ah ! Je le sais bien, vous ne voulez pas que cela soit, mais cela est pourtant ! Vous dites non au philosophe qui arrive avec ses observations, vous dites non au poète qui arrive avec ses plaintes, vous dites non au savant qui arrive avec ses calculs, vous dites non à la statistique, vous dites non aux réalités, vous dites non aux chiffres ; mais cela n'empêche pas que les faits ne vous entourent, ne vous pressent, ne vous débordent, cela n'empêche pas que le flot des misères ne grossisse dans toute cette ombre où vous ne voulez pas jeter les yeux et qui est l'ordre social et je vous le dis avec désespoir, si vous n'y prenez garde, si vous n'avisez pendant qu'il est temps encore, si vous continuez à nier follement et à détourner la tête, c'est une marée qui monte, vous périrez ! Elle vous engloutira ! Elle engloutit tout !

Amis, vive l'orgie !

Amis, vive l'orgie !
J'aime la folle nuit
Et la nappe rougie
Et les chants et le bruit,
Les dames peu sévères ,
Les cavaliers joyeux,
Le vin dans tous les verres,
L'amour dans tous les yeux !

La tombe est noire,
Les ans sont courts.
Il faut, sans croire
Aux sots discours,
Très-souvent boire,
Aimer toujours !

Dans la douce Italie
Qu'éclaire un si doux ciel,
Tout est joie et folie,
Tout est nectar et miel.
Ayons donc à nos fêtes
Les fleurs et les beautés,
La rose sur nos têtes,
La femme à nos côtés !

Plume et lavis

Tous les penseurs sont rêveurs ; la rêverie c'est la pensée à l'état fluide et flottant.

Châteaux et marines

Sub Umbra

Parfois, la nuit, Gilliatt ouvrait les yeux et regardait l'ombre.

Il se sentait étrangement ému.

L'œil ouvert sur le noir. Situation lugubre ; anxiété.

La pression de l'ombre existe.

Un indicible plafond de ténèbres ; une haute obscurité sans plongeur possible ; de la lumière mêlée à cette obscurité, on ne sait quelle lumière vaincue et sombre ; de la clarté mise en poudre ; est-ce une semence ? Est-ce une cendre ? Des millions de flambeaux, nul éclairage ; une vaste ignition qui ne dit pas son secret, une diffusion de feu en poussière qui semble une volée d'étincelles arrêtée, le désordre du tourbillon et l'immobilité du sépulcre, l'infini masqué de noirceur, voilà la nuit. Cette superposition pèse à l'homme.

Cet amalgame de tous les mystères à la fois, du mystère cosmique comme du mystère fatal, accable la tête humaine.

La pression de l'ombre agit en sens inverse sur les différentes espèces d'âmes. L'homme devant la nuit se reconnaît incomplet. Il voit l'obscurité et sent l'infirmité. Le ciel noir, c'est l'homme aveugle. L'homme, face à face avec la nuit, s'abat, s'agenouille, se prosterne, se couche à plat ventre, rampe vers un trou, ou se cherche des ailes. Presque toujours il veut fuir cette présence informe de l'inconnu. Il se demande ce que c'est ; il tremble, il se courbe, il ignore ; parfois aussi il veut y aller.

Aller où ?

Là.

Là ? Qu'est-ce ? Et qu'y a-t-il ?

D'innombrables piqûres de lumière rendent plus noire l'obscurité sans fond.

Un point microscopique qui brille, puis un autre, puis un autre, puis un autre ; c'est l'imperceptible, c'est l'énorme. Cette lumière est un foyer, ce foyer est une étoile, cette étoile est un soleil, ce soleil est un univers, cet univers n'est rien. Tout nombre est zéro devant l'infini.

Ces univers, qui ne sont rien, existent. En les constatant, on sent la différence qui sépare n'être rien de n'être pas.

La nuit, c'est l'état propre et normal de la création spéciale dont nous faisons partie. Ce que nous appelons le jour, bref dans la durée comme dans l'espace, n'existe pour nous que parce que nous sommes près d'une étoile.

Regarder les astres et dire : je suis une âme comme vous ; Regarder l'obscurité et dire : je suis un abîme comme toi !

Ces énormités, c'est la nuit.

Tout cela, accru par la solitude, pesait sur Gilliatt.

Le comprenait-il ? Non.

Le sentait-il ? Oui.

Plainmont

Plainmont, près Torteval, est un des trois angles de l'île de Guernesey. Il y a là, à l'extrémité du cap, une haute croupe de gazon qui domine la mer.

Ce sommet est désert.

Il est d'autant plus désert qu'on y voit une maison.

Cette maison ajoute l'effroi à la solitude.

Elle est, dit-on, visionnée.

Hantée ou non, l'aspect en est étrange.

La nuit, la lune lugubre entre là.

Toute la mer est autour de cette maison. Sa situation est magnifique, et par conséquent sinistre. La beauté du lieu devient une énigme. Pourquoi aucune famille humaine n'habite-t-elle ce logis ? La place est belle, la maison est bonne. D'où vient cet abandon ? Aux questions de la raison s'ajoutent les questions de la rêverie. Ce champ est cultivable, d'où vient qu'il est inculte ? Pas de maître. La porte murée. Qu'a donc ce lieu ? Pourquoi l'homme en fuite ? Que se passe-t-il ici ? S'il ne s'y passe rien, pourquoi n'y a-t-il personne ? Quand tout est endormi, y a-t-il ici quelqu'un d'éveillé ? La rafale ténébreuse, le vent, les oiseaux de proie, les bêtes cachées, les êtres ignorés, apparaissent à la pensée et se mêlent à cette maison. De quels passants est-elle l'hôtellerie ? On se figure des ténèbres de grêle et de pluie s'engouffrant dans les fenêtres.

S'est-il commis un crime là ? Il semble que, la nuit, cette maison livrée à l'ombre doit appeler au secours. Reste-t-elle muette ? En sort-il des voix ? à qui a-t-elle affaire dans cette solitude ? Le mystère des heures noires est à l'aise ici. Cette maison est inquiétante à midi ; qu'est-elle à minuit ? En la regardant, on regarde un secret.

La maison est « visionnée » ; ce mot répond à tout.

Du sommet où est cette maison, on aperçoit au sud-ouest, à un mille de la côte, l'écueil des Hanois. Cet écueil est célèbre. Il a fait toutes les mauvaises actions que peut faire un rocher. C'était un des plus redoutables assassins de la mer. Il attendait en traître les navires dans la nuit. Il a élargi les cimetières de Torteval et de la Rocquaine.

En 1862 on a placé sur cet écueil un phare.

Les déniquoiseaux

Dans la nuit du samedi au dimanche, nous précisons la date et nous la croyons exacte, trois enfants escaladèrent l'escarpement de Plainmont. Ces enfants s'en retournaient au village. Ils venaient de la mer. C'était ce qu'on appelle dans la langue locale des déniquoiseaux. Partout où il y a des falaises et des trous de rochers au-dessus de la mer, les enfants dénichéurs d'oiseaux abondent.

Les déniquoiseaux sont des espèces de gamins de l'océan, peu timides.

La nuit était très obscure. D'épaisses superpositions de nuées cachaient le zénith. Trois heures du matin venaient de sonner au clocher de Torteval, qui est rond et pointu et qui ressemble à un bonnet de magicien.

Pourquoi ces enfants revenaient-ils si tard ? Rien de plus simple. Ils étaient allés à la chasse aux nids de mauves, dans le Tas de Pois d'Aval. La saison ayant été très douce, les amours des oiseaux commençaient de très bonne heure. Ces enfants, guettant les allures des mâles et des femelles

autour des gîtes, et distraits par l'acharnement de cette poursuite, avaient oublié l'heure. Le flux les avait cernés ; ils n'avaient pu regagner à temps la petite anse où ils avaient amarré leur canot, et ils avaient dû attendre sur une des pointes du Tas de Pois que la mer se retirât. De là leur rentrée nocturne.

La haute croupe de roches escaladée, les trois déniquoiseaux parvinrent sur le plateau où est la maison visionnée.

Ils commencèrent par avoir peur, ce qui est le devoir de tout passant, et surtout de tout enfant, à cette heure et dans ce lieu. Ils eurent bien envie de se sauver à toutes jambes, et bien envie de s'arrêter pour regarder. Ils s'arrêtèrent. Ils regardèrent la maison. Elle était toute noire, et formidable. La première pensée des enfants avait été de s'enfuir ; la seconde fut de s'approcher. Ils n'avaient jamais vu cette maison-là à cette heure-là. La curiosité d'avoir peur existe. Ils avaient un petit français avec eux, ce qui fit qu'ils approchèrent.

On sait que les français ne croient à rien.

D'ailleurs, être plusieurs dans un danger, rassure ; avoir peur à trois, encourage. Et puis, on est chasseur, on est enfant ; à trois qu'on est, on n'a pas trente ans ; on est en quête, on fouille, on épie les choses cachées ; est-ce pour s'arrêter en chemin ? Avoir tant regardé dans le nid des oiseaux, cela donne la démangeaison de regarder un peu dans le nid des spectres. Fureter dans l'enfer ; pourquoi pas ? On va savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces peurs que vos parents vous ont faites.

Tout ce pêle-mêle d'idées, à l'état de confusion et d'instinct dans la cervelle des déniquoiseaux guernesiais, eut pour résultante leur témérité. Ils marchèrent vers la maison.

La solitude du lieu avait on ne sait quoi de funèbre. La mer en bas se taisait. Il n'y avait point de vent. Les brins d'herbe ne bougeaient pas. Les petits déniquoiseaux avançaient à pas lents, l'enfant français en tête, en regardant la maison. L'un d'eux, plus tard, en racontant le fait, ou l'à peu près qui lui en était resté, ajoutait : « elle ne disait rien. ». Ils s'approchaient en retenant leur haleine, comme on approcherait d'une bête.

Ils avaient gravi le roidillon qui est derrière la maison et qui aboutit du côté de la mer ; ils étaient parvenus assez près de la mesure ;

— Vions à bâbord. C'est ce côté-là qui est le beau. Il faut voir les deux fenêtres noires.

Ils « virèrent à bâbord » et arrivèrent de l'autre côté de la maison. Les deux fenêtres étaient éclairées.

— Tiens, dit-il, il n'y a plus de lumière.

En effet, il n'y avait plus de clarté aux fenêtres. La silhouette de la mesure se dessinait, découpée comme à l'emporte-pièce, sur la lividité diffuse du ciel.

La peur ne s'en alla point, mais la curiosité revint. Les déniquoiseaux se rapprochèrent. Brusquement, aux deux fenêtres à la fois, la lumière se refit. Les deux gars de Torteval reprirent leurs jambes à leur cou, et se sauvèrent. Le petit satan de français n'avança pas, mais ne recula pas.

La clarté s'éteignit, puis brilla de nouveau. Rien de plus horrible. Le reflet faisait une vague traînée de feu sur l'herbe mouillée par la buée de la nuit. À un certain moment, la lueur dessina sur le mur intérieur de la mesure de grands profils noirs qui remuaient et des ombres de têtes énormes.

— Il y a des revenants dans la maison. J'ai vu le nez d'un.

— Les deux petits de Torteval se blottirent derrière le français, et haussés sur la pointe du pied, pardessus son épaule, abrités par lui, le prenant pour bouclier, l'opposant à la chose, rassurés de le sentir entre eux et la vision, ils regardèrent, eux aussi.

La mesure, de son côté, semblait les regarder. Elle avait, dans cette vaste obscurité muette, deux prunelles rouges. C'étaient les fenêtres. La lumière s'éclipsait, reparaisait, s'éclipsait encore, comme font ces lumières-là. Ces intermittences sinistres tiennent probablement au va-et-vient de l'enfer. Cela s'entr'ouvre, puis se referme. Le soupirail du sépulcre a des effets de lanterne sourde.

La clarté fut un moment plus vive, puis s'éteignit et ne reparut plus. La maison redevint noire. Alors il en sortit des bruits. Ces bruits ressemblaient à des voix. C'est toujours comme cela. Quand on voit, on n'entend pas ; quand on ne voit pas, on entend.

— Voyons voir, dit le petit français. C'est la conversation des revenants, mais je ne crois pas aux revenants.

La maison devenait de plus en plus haute. Les voix devenaient de plus en plus distinctes. Ils approchaient.

— Ce n'est pas des revenants ; c'est des dames blanches.

— Qu'est-ce que c'est que ça qui pend à une fenêtre ?

— Ça a l'air d'une corde.

— C'est un serpent.

— C'est de la corde de pendu, dit le français avec autorité. Ça leur sert. Mais je n'y crois pas.

Et, en trois bonds plutôt qu'en trois pas, il fut au pied du mur de la mesure. Il y avait de la fièvre dans cette hardiesse.

Les enfants appliquèrent leur oreille contre la muraille.

On continuait de parler dans la maison.

Il était clair que des diables seuls pouvaient parler ainsi.

La légende de la nonne

Venez, vous dont l'œil étincelle,
Pour entendre une histoire encor,
Approchez : je vous dirai celle
De doña Padilla del Flor.
Elle était d'Alanje, où s'entassent
Les collines et les halliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Elle prit le voile à Tolède,
Au grand soupir des gens du lieu,
Comme si, quand on n'est pas laide,
On avait droit d'épouser Dieu.
Peu s'en fallut que ne pleurassent
Les soudards et les écoliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Or, la belle à peine cloîtrée,
Amour dans son cœur s'installa.
Un fier brigand de la contrée
Vint alors et dit : Me voilà !
Quelquefois les brigands surpassent
En audace les chevaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Il était laid ; des traits austères,
La main plus rude que le gant ;
Mais l'amour a bien des mystères,
Et la nonne aima le brigand.
On voit des biches qui remplacent
Leurs beaux cerfs par des sangliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

La nonne osa, dit la chronique,
Au brigand par l'enfer conduit,
Aux pieds de sainte Véronique
Donner un rendez-vous la nuit,
À l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Padilla voulait, anathème !
Oubliant sa vie en un jour,
Se livrer, dans l'église même,
Sainte à l'enfer, vierge à l'amour,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Or quand, dans la nef descendue,
La nonne appela le bandit,
Au lieu de la voix attendue,
C'est la foudre qui répondit.
Dieu voulut que ses coups frappassent
Les amants par Satan liés. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Quand la nuit, du cloître gothique
Brunissant les portails béants,
Change à l'horizon fantastique
Les deux clochers en deux géants ;
À l'heure où les corbeaux croassent,
Volant dans l'ombre par milliers... —
Enfants, voici des bœufs qui passent.
Cachez vos rouges tabliers !

Une nonne, avec une lampe,
Sort d'une cellule à minuit ;
Le long des murs le spectre rampe,
Un autre fantôme le suit ;
Des chaînes sur leurs pieds s'amassent,
De lourds carcans sont leurs colliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Les deux spectres qu'un feu dévore,
Tramant leur suaire en lambeaux,
Se cherchent pour s'unir encore,
En trébuchant sur des tombeaux ;
Leurs pas aveugles s'embarrassent
Dans les marches des escaliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !
Une voix faible, une voix haute,
Disent : « Quand finiront les jours ?
Ah ! nous souffrons par notre faute ;
Mais l'éternité, c'est toujours !

Là, les mains des heures se lassent
À retourner les sabliers... » —
Enfants, voici des bœufs qui passent.
Cachez vos rouges tabliers !

L'enfer, hélas ! ne peut s'éteindre.
Toutes les nuits, dans ce manoir,
Se cherchent sans jamais s'atteindre
Une ombre blanche, un spectre noir,
Jusqu'à l'heure pâle où s'effacent
Les cierges sur les chandeliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !

Cette histoire de la novice,
Saint Ildefonse, abbé, voulut
Qu'afin de préserver du vice
Les vierges qui font leur salut,
Les prieures la racontassent
Dans tous les couvents réguliers. —
Enfants, voici des bœufs qui passent,
Cachez vos rouges tabliers !



Promontorium Somnii

L'Homme a besoin du rêve

Nous vivons de questions faites au monde imaginaire. Notre destinée entière est une réponse attendue. Tous les matins chacun fait son paquet de rêveries et part pour la Californie des songes. Allez donc lui dire : Vous rêvez ! C'est vous qui seriez le fou. Tous ont foi, personne ne doute.

Qui que nous soyons, nous sommes les aventuriers de notre idée. Nul passant sur cette terre qui n'ait sa fantaisie, son caprice, sa passion, sa témérité, son enjeu, son risque pour gloire, vertu ou bénéfice, son ascension ou sa descente, sa loterie intérieure. Toutes ces vaines ombres humaines, eux, vous et moi, nous tous, tout cela chemine, chaque fantôme portant son ambition en équilibre sur son front.

Rêves, rêves, rêves. Les uns grands, les autres chétifs. L'habitation du songe est une faculté de l'homme. Être bas situé n'ôte rien à la hardiesse du songe. Peau d'âne veut une robe de soleil.

Non, personne n'est hors du rêve. De là son immensité. Qui que nous soyons, nous avons ce plafond sur notre tête. Ce plafond est fait de tout, de chaume, de plâtras, de marbre, de fumée, de ruine, de forêt, d'étoiles. C'est à travers ce plafond, le songe, que nous voyons cette réalité, l'infini. Selon son plus ou moins de hauteur, il nous fait penser le bien ou le mal. Mais qu'on ne s'y trompe pas, point de fatalité ici ; sa pression sur nous dépend de nous, car c'est nous qui le faisons. À âme basse, ciel bas. Comme on fait son rêve, on fait sa vie. Notre conscience est l'architecte de notre songe.

Les hommes, presque tous, un peu pareils au bourgeois gentilhomme de Molière, font du rêve sans le savoir. L'agent de change ne se doute guère qu'il est un escompteur de songes. Son carnet plein de chiffres est un enregistrement de fantasmagories ; Dépendre de la nouvelle du jour, attacher sa fortune au fil du télégraphe électrique, se faire le pantin de la hausse et de la baisse de la bourse, c'est être en plein somnambulisme.

Voici donc la loi mystérieuse : Aller au delà.

Laissez les sots la traduire par extravagare. Allez au delà, extravez, soit, comme Homère, comme Ézéchiel, comme Pindare, comme Salomon, comme Archiloque, comme Horace, comme saint Paul, comme saint Jean, comme saint Jérôme, comme Tertullien, comme Pétrarque, comme Alighieri, comme Ossian, comme Cervantes, comme Rabelais, comme Shakespeare, comme Milton, comme Mathurin Régnier, comme Agrippa d'Aubigné, comme Molière, comme Voltaire. Extravez avec ces doctes, extravez avec ces justes, extravez avec ces sages.

Ce que les pédants nomment caprice, les imbéciles déraison, les ignorants hallucination, ce qui s'appelait jadis fureur sacrée, ce qui s'appelle aujourd'hui, selon que c'est l'un ou l'autre versant du rêve, mélancolie ou fantaisie, cet état singulier de l'esprit, ... , cette ouverture étrange aux souffles inconnus, est nécessaire à la vie profonde ... Supprimer cela, c'est fermer la communication avec l'infini.

Une précaution cependant est nécessaire : s'emplit de science humaine. Soyez homme avant tout et surtout. Ne craignez pas de vous surcharger d'humanité. Lestez votre raison de réalité, et ensuite, jetez-vous à la mer.

LE MENDIANT

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent.
Je cognai sur ma vitre ; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignant pour Dieu.
Je lui criai : — Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous ? — Il me dit : — Je me nomme
Le pauvre. — Je lui pris la main : — Entrez, brave homme. —
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid ; il me parlait.
Et je lui répondais, pensif et sans l'entendre.
— Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée. — Il s'approcha du feu.
Son manteau, tout mangé des vers, et jadis bleu,
Étalé largement sur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselait la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.

Décembre 1854.

Les contemplations.

